

LAFAYETTE 2. L'aveu de Mme de Clèves

1/Situation du texte : Dans le passage précédent, « l'air et les paroles » de Mme de Clèves ont persuadé son mari qu'elle lui cache des raisons toutes personnelles de ne pas revenir à la cour. Il la presse de les lui apprendre, sa curiosité augmente ; d'abord silencieuse, elle franchit le pas et finit par s'épancher auprès de lui dans le passage que nous allons expliquer mais cette brusque décision lui est pratiquement imposée par l'insistance de son mari.

2/Projet de lecture, problématisation du texte : Ce texte est un temps fort du récit par l'impression de vérité humaine et de grandeur morale qu'il exprime au travers d'une action profondément tragique ; l'intérêt littéraire de ce passage marquant tient ainsi notamment au fait que le caractère pathétique de cette scène se fonde sur la double souffrance des personnages.

3/ Les mouvements du texte :

• **Premier mouvement : du début jusqu'à « et aimez-moi encore si vous pouvez » : Aveu de Mme de Clèves**

Ce premier temps fort du texte fait surgir d'une manière poignante l'intensité de la souffrance qui déchire les deux personnages

« avouer » : indice de la révélation de la lutte intérieure à laquelle la princesse s'est livrée

« Songez seulement ... » L'impératif dans cette phrase est un appel à son époux pour qu'il se contente d'une raison de prudence générale qui leur épargnerait à tous les deux les suites d'un aveu douloureux

De « Que me faites-vous envisager » jusqu'à « je ne me trompe pas » : le silence et les jeux de physionomie que le lecteur imagine spontanément sont aussi importants que les paroles. A cet instant, la souffrance des deux personnages est poignante : celle du prince s'explique par la soudaineté de la révélation, celle de la princesse à ce qu'au contraire elle voit se réaliser un malheur longtemps redouté.

L'aveu se subdivise ainsi :

Le préambule : de « Eh bien Monsieur » jusqu'à « m'en donne la force »

« Eh bien ! » : le geste de se jeter aux genoux du prince marque qu'un nouveau pas est franchi en terme de trouble et d'intensité. Ce qui est nouveau c'est le spectacle de la douleur du prince qui la bouleverse au-delà de ce qu'elle pensait. Mme de Clèves espère alors que la générosité de son aveu apportera à son mari un adoucissement en même temps qu'elle lui fera regagner une estime compromise.

La déclaration : de « Il est vrai que j'ai des raisons » jusqu'à « les personnes de mon âge »

« Il est vrai » constat prononcé avec douleur et caractère vague des deux motifs avancés. Cette généralité est légitime puisque aucune marque de faiblesse n'a engagé la princesse particulièrement envers qui que ce soit.

Une précision importante : de « je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse » jusqu'à « pour aider à me conduire »

L'idée que la présence de Mme de Chartres eût mis sa fille à l'abri du danger peut surprendre. Elle se comprend pourtant si l'on considère l'importance morale accordée en ce siècle à l'obéissance filiale et

à la direction de conscience en général. En outre, Mme de Lafayette avait dépeint au lecteur une personnalité forte et sage, doublée d'une mère exemplaire.

Commentaire et conclusion : « Quelque dangereux » jusqu'à « si vous pouvez »

« dangereux » : elle risque en effet la colère, l'incompréhension et le mépris de son mari

« joie » : ce sentiment est de nature non pas affective, mais purement moral et il coexiste avec une peine infinie

« me conserver digne d'être à vous » : il n'y a pas de flatterie dans le motif allégué mais l'expression d'un sentiment vrai qui devrait toucher le prince

« Songez ... » : la princesse peut maintenant souligner quelle preuve d'affection cet aveu représente. Mais l'on devine combien cela compte peu pour le prince à côté de la douleur de n'être pas aimé. Quant à elle, elle est soutenue dans sa résolution par la conscience qu'elle a de son caractère exceptionnel. Les derniers mots sont pathétiques par leur accent comme par leur sens. La triple requête est à la fois humble et suppliante : les trois verbes sont disposés dans un ordre affectif croissant

•Deuxième mouvement : de « M.de Clèves était demeuré » jusqu'à « apprenez-moi celui que vous voulez éviter » : Douleur et admiration du prince de Clèves

L'expression de la douleur, pour le prince, est extrêmement contrastée : en proie au sentiment de la jalouse, il se ressaisit dans la dignité.

Les gestes sont importants : l'attitude repliée que garde le prince tant que parle sa femme fait sentir au lecteur son angoisse grandissante pendant la déclaration, d'autant que la mention « hors de lui-même » prouve qu'il ne se gouverne plus.

Un retournement dramatique s'opère quand la princesse s'étant tue, il jette les yeux sur elle : sans doute était-il en proie au ressentiment ; le contraste est d'autant plus fort quand il la voit. Ainsi Mme de Lafayette fait trois observations qui combinées ensemble sont les plus propres à bouleverser le prince : l'attitude d'humble supplication de la princesse, sa douleur, sa beauté :

« mourir de douleur » : à la fois parce qu'il ne peu plus la haïr et qu'il voit mieux le prix de ce qu'il n'a pu conquérir

« l'embrassant » : la serrant dans ses bras. De tels gestes sont si rarement indiqués dans le roman qu'ils prennent ici une grande signification : la « relever » était un acte d'humanité, « l'embrasser » est un geste qui répond à sa prière « aimez-moi encore si vous pouvez »

Les premières déclarations du prince unissent l'expression de sa propre douleur et celle de son estime pour sa femme, l'une et l'autre étant extrêmes ; le prince se laisse aller à un emportement jaloux sous l'effet de la dernière constatation : la tournure emphatique de la première interrogation tranche ainsi sur la dignité du reste du passage.

Ensuite, en quelques phrases, il rend pleinement hommage à sa femme : « d'un prix infini »

« je ne vous en aimera pas moins » : le prince s'élève lui aussi au plus haut degré d'héroïsme moral.

« Vous me rendez malheureux (...) que jamais une femme ait donnée à son mari » : remarque à la fois amère et vraie qui montre que le tragique n'est pas diminué pour autant : plus sa femme lui apparaît admirable, plus il souffre de lui être indifférent et de se voir préférer un rival.

•Troisième mouvement : de « Je vous supplie de ne me le point demander » jusqu'à la fin : refus de Mme de Clèves

Tout en étant déchirés, les époux parviennent à rester vertueux dans l'épreuve qu'ils traversent.

C'est ici le début de la dernière péripétie de cette scène. Le prince paraît considérer comme une suite normale de l'aveu précédent qu'on lui nomme son rival mais il se heurte à un refus net. On remarquera que la résolution de la princesse est affirmée d'abord et que la raison qu'elle donne est accessoire. En écartant celle-ci, le prince pense obtenir ce qu'il cherche. En vain.

« Ne craignez point, (...) ce que j'ai envie de savoir » : ce propos du prince est trouble ; il semble croire que sa femme redoute qu'il ne provoque son rival en duel, si du moins « s'en plaindre » peut signifier se considérer comme offensé et demander réparation. « ce que j'ai envie de savoir » : l'expression marque bien qu'il ne s'agit pas d'une requête raisonnable.

Le refus de la princesse se détache avec une netteté sans ambiguïté et le rappel de la nature de son acte ne doit laisser à M.de Clèves aucun espoir de l'emporter.

« L'aveu que je vous fais n'a pas été par faiblesse » : c'est par un sens élevé du devoir et une confiance sublime en son époux qu'elle a eu le courage de révéler sa passion ; malgré la dureté de leur épreuve, les deux personnages en conflit ne se laissent aller à rien de dégradant et gardent l'un pour l'autre l'estime la plus haute.

Conclusion :

Si l'on admet la stylisation propre à l'art classique et qui consiste en particulier à rendre dans l'ordre et à clarté ce que la réalité peut avoir de trouble et de confus, on ne peut qu'être sensible à l'impression de vérité qui se dégage de cette scène. Les paroles, les attitudes, les mouvements, les silences mêmes, tout s'accorde pour justifier l'évolution des sentiments et les progrès de l'action. La noblesse générale du langage et des attitudes ne comporte rien de guindé mais fait mieux ressortir les effets de la violence des sentiments et la douleur que les personnages se causent l'in à l'autre. La fatalité de l'amour joue contre eux et le tragique apparaît aussitôt : malgré leur estime mutuelle et leur désir de se rendre heureux, ils ne peuvent éviter de souffrir l'un par l'autre et sont éprouvés jusqu'à la limite de leurs forces.